

paraître en 1937/38 et qui relate un tas d'anecdotes et de faits amusants.

La charmante petite ville aux bords de la Sûre présentait en ce temps-là, malgré son éloignement des grands centres et quoique privée de voies de communication, l'image d'une cité remarquablement industrielle. Elle comptait 500 maisons avec 3 500 habitants environ et hébergeait des manufactures de faïence et de porcelaine, des tanneries, des tisseries de laine, des fabriques de pipes ainsi que des moulins à farine, à tan, à gypse et à huile.

L'influence abbatiale continuait à se faire remarquer aussi bien dans la finesse et le style des ouvrages créés que dans l'organisation du travail en général.

L'artisanat était fortement développé. L'association des artisans d'Echternach qui fut fondée en 1854 sur la base de la mutualité avait pour but principal : l'assistance aux membres en cas de maladie ou d'accident. En outre une allocation funéraire ainsi qu'une rente à la veuve étaient prévues en cas de mort d'un membre.

Et pourtant, comme il résulte de certaines remarques contenues dans les lettres (1871-1872) que la mère adressait à son fils, la situation de l'artisanat n'était guère brillante à Echternach. Il y avait trop de concurrence, ce qui pesait sur les prix des objets manufacturés ; les paiements des clients se faisaient d'une façon trop lente et irrégulière et le coût de la vie allait en augmentant.

Le prix du saindoux et du lard était monté à 1,25 la livre.

Pour toutes ces raisons les émigrations vers l'Amérique — surtout de la part des jeunes gens — prirent un développement inquiétant.

C'est donc à Echternach, sa « seconde » ville natale, qu'André fréquenta d'abord l'école primaire et ensuite, de 1852 à 1854, l'Ecole Industrielle et Commerciale, où il se distingua surtout dans les langues allemande et française. A l'âge de quatorze ans et demi il entra comme apprenti à l'atelier de son père, utilisant ses soirées pour suivre un cours de dessin donné par le professeur Berg.

S'étant remis d'une attaque de choléra à laquelle il faillit succomber, et après une première fugue irréfléchie qui ne l'avait mené qu'à Junglinster, il prit pour de bon l'envol pour son « Tour de France ». Son livret d'ouvrier ajusteur-mécanicien qui existe encore, avait été établi par la préfecture de Police de la 1^{re} Division, 4^{me} Bureau de Paris, en date du 12. 3. 1861. Il avait donc 20 ans. — Grâce à ses solides connaissances professionnelles il n'éprouvait pas de difficultés à se caser. Il travaillait successivement dans 5 ateliers différents, à savoir chez Dautant, rue des Trois Bornes — Ph. Rœdel — Napoléon Chaix (Imprimerie) — Demay (Charpentes en fer) et chez Sloam. Sa formation fut complétée et approfondie d'un côté par la fréquentation de conférences et cours du soir donnés à l'Ecole Nationale des Arts et Métiers au Faubourg St. Martin, et d'un autre côté par les représentations